

LES SECRETS DE LA JOIE DE THERÈSE

Demandons à Thérèse de nous livrer quelques secrets de sa joie, de son sourire.

Tous ceux et toutes celles qui ont eu le bonheur de la connaître ont été unanimes à en témoigner, le sourire était l'une des caractéristiques essentielles de sa physionomie ; *la joie rayonnait sur son visage*. Malheureusement, aucune photographie n'a réussi à saisir ce merveilleux sourire. Du fait que les instantanés n'existaient pas à l'époque - il fallait rester au moins sept à huit secondes devant l'objectif - Thérèse, dont le visage était très mobile, s'obligeait à figer ses traits durant ces longues poses pour que le cliché soit réussi. Tant et si bien que, pendant des années, les carmélites de Lisieux ne voulurent pas montrer au public les photos que Céline avait prises de sa sœur. Notamment la troisième photo qu'elle avait prise le 5 juin 1897, alors que Thérèse brûlait de fièvre. En l'envoyant à l'abbé Bellière le 18 juillet, Thérèse lui écrivait : « Les novices se sont écriées que j'avais pris mon grand air ; il paraît que je suis ordinairement plus souriante. » Bref, il fallut attendre 1961 pour que l'on sorte ces photos des tiroirs et que le public puisse enfin connaître le visage authentique de celle qui avait été canonisée en 1925.

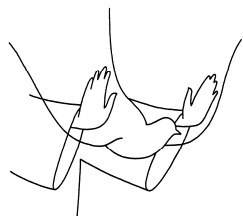


Nous voudrions montrer ici *les raisons profondes de ce sourire*. Il était le reflet de la joie profonde qui habitait le cœur de la carmélite. Mais cette joie s'enracinait elle-même dans une **foi** imperturbable en tous les aspects du Mystère chrétien.

Thérèse avait l'audace de prendre au sérieux TOUT ce que la Bible lui disait du mystère de Dieu. Pour rester toujours joyeuse, pour contrebalancer les milles raisons de se lamenter qu'elle avait comme tout un chacun - et sans doute beaucoup plus que d'autres - elle allait chercher dans la Bible les raisons que Jésus nous a données de rester "quand même" dans la joie.

Cette joie, est-il besoin de le rappeler, a souvent coexisté en son âme avec la tristesse. Et Thérèse ne s'en culpabilisait pas, car elle avait compris très vite qu'une certaine tristesse n'était pas forcément un péché, puisque Jésus lui-même l'a connue au jardin des Oliviers. Quand M. Martin sera interné à l'asile de Caen, elle se redira souvent à elle-même ou elle écrira à Céline ce que le père Pichon aimait dire dans ses retraites : « Jésus a souffert avec tristesse... Sans tristesse, est-ce que l'âme souffrirait ? » Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement, ajoutait-elle, Céline ! Quelle illusion ! (LT 89).

Nous n'oublions pas que la joie est *un fruit de l'Esprit-Saint* (Ga 5, 22). Thérèse le savait, mais elle savait aussi que l'Esprit ne produit dans nos cœurs ces fruits de paix, de joie et d'amour qu'en y faisant retentir les paroles du Verbe. Jésus n'a pas dit à ses apôtres : « Vous pouvez oublier tout ce que je vous ai dit. Pour rester joyeux, il vous suffira de rester attentif à la voix de l'Esprit que je vais vous envoyer. »

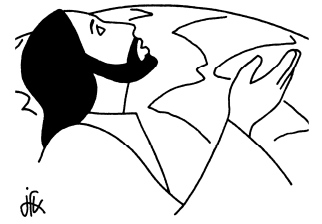


Non, ce n'est pas ainsi qu'agit l'Esprit. Jésus nous en a suffisamment prévenus : « L'Esprit vous rappellera tout ce que je vous ai dit... Il vous mènera vers la vérité tout entière » (Jn 14, 26 ; 16, 13). L'invocation de l'Esprit-Saint n'a jamais remplacé chez les saints la méditation incessante de l'Écriture. On a pu collectionner dans un livre les très nombreux textes bibliques qui ont structuré la vie spirituelle de Thérèse. C'est en scrutant l'Écriture, en cherchant à y découvrir, comme elle disait, "le caractère du bon Dieu", que Thérèse a pu rester, quelles que soient les circonstances de sa vie, une âme jubilante et entraîner à sa suite une multitude de petites âmes qui, à son école, essayent de vivre à leur tour la joie de l'Évangile.

Regardons de près quelques-unes des vérités évangéliques qui ont permis à Thérèse de rester joyeuse en toutes circonstances

OSER CROIRE QUE "TOUT EST GRÂCE"

Tout en sachant que bien des événements de ce monde sont contraires à la Volonté de Dieu - et qu'ils sont même souvent provoqués par le "prince de monde" - Thérèse croit de tout son cœur que Dieu n'en permet l'existence que pour l'avènement d'un plus grand bien, puisqu'Il fait tout concourir au bien de ses enfants (Rm 8, 28). Il est vrai que, la plupart du temps, nous ne voyons absolument pas les bienfaits qui peuvent résulter de tous les massacres, de toutes les violences qui remplissent l'histoire des hommes.... Mais, sans aucune exception, les saints ont toujours cru qu'ils découvriraient dans le ciel les raisons de cette "permission" divine.



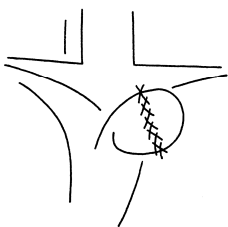
C'est ce que faisait Thérèse. Elle s'abandonnait avec une entière confiance à la Sainte Volonté du Père, aux desseins impénétrables de sa Providence. Avec Jeanne d'Arc, sa grande sœur du ciel, elle savait qu'il fallait "prendre tout en gré". Aussi avait-elle recopié, sur la dernière page du livre des Evangiles qu'elle portait constamment sur son cœur, un verset du psaume 91 qui exprimait son désir de faire de sa vie un perpétuel chant d'action de grâce : « Seigneur, vous me comblez de joie par *tout* ce que vous faites ». Et elle avait souligné le mot "tout", persuadée qu'elle était que "tout est grâce".

« Tout est grâce ». Ce mot que Georges Bernanos rendit célèbre en l'écrivant à la fin de son *Journal d'un curé de campagne*, Thérèse le prononça le 5 juin 1897, en pensant qu'on allait peut-être la laisser mourir sans lui donner l'extrême-onction. Elle employait souvent cette expression pour manifester sa foi au mystère de la Divine Providence.

J'ACHEVE EN MA CHAIR CE QUI MANQUE A LA PASSION DU CHRIST POUR SON CORPS QUI EST L'EGLISE (Co 1, 22)

Ce qui permit aussi à Thérèse de rester paisible au milieu des épreuves de sa vie, ce fut sa foi profonde dans la valeur inestimable de la croix « Il n'y a que la souffrance qui puisse enfanter des âmes à Jésus », écrit-elle à Céline le 8 juillet 1891. Une conviction qui revient souvent dans ses lettres. « Souffrons en paix, écrit-elle à Léonie, l'heure du repos approche, les légères tribulations de cette vie d'un moment produisent en nous un poids éternel de gloire. [...] Le bon Dieu t'aime et te comble de ses grâces. Il te trouve digne de souffrir pour son amour et c'est la plus grande preuve de tendresse qu'Il puisse te donner, car c'est la souffrance qui nous rend semblables à Lui... » (LT 173)

Est-il besoin d'ajouter qu'il s'agit toujours pour Thérèse d'une souffrance offerte avec amour pour la conversion des pécheurs. « Jésus veut bien faire dépendre leur salut d'un soupir de notre cœur... Quel mystère !... Si un soupir peut sauver *une âme*, que ne peuvent faire des souffrances comme les nôtres ?... Ne refusons rien à Jésus. » (LT 85). Ce qui compte, ce qui plaît au Seigneur, ce n'est pas le nombre de sacrifices que nous avons à Lui offrir, mais l'amour de notre cœur.



Jusqu'à la fin de sa vie, Thérèse a néanmoins affirmé que, pour sauver les âmes, il fallait y mettre le prix et passer par le Calvaire. Elle cite plusieurs fois la parole de Jésus (Jn 12, 24) : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si le grain de blé étant tombé en terre ne vient à mourir, il demeure seul mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (A 81 r°; PN 25, 8; CJ 11.8.2).

Quelques jours avant de mourir, elle disait encore à sa sœur : « C'est vrai que je voulais beaucoup souffrir pour le bon Dieu, et c'est vrai que je le désire encore » (CJ 25.9.2.).

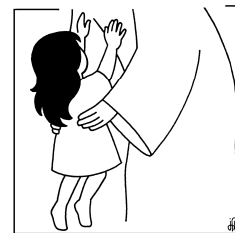
Et, le jour même de sa mort, elle confia : « Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! C'est quand même bien vrai !... Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour. Oh non, je ne m'en repens pas, au contraire !... Jamais, je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrir. Jamais ! Jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes. »

JE NE SUIS PAS VENU APPELER LES JUSTES, MAIS LES PECHEURS (Mt 9,13)

Thérèse n'avait aucun mal à ratifier ce que lui avait dit le père Pichon après avoir entendu sa confession générale au carmel le 28 mai 1888 : « En présence du bon Dieu, de la Sainte Vierge et de tous les saints, je déclare que jamais vous n'avez commis un seul péché mortel... [mais] remerciez le Bon Dieu de ce qu'il fait pour vous car, s'il vous abandonnait, au lieu d'être un petit ange, vous deviendriez un petit démon. »

« Ah ! je n'avais pas de peine à le croire, ajoute Thérèse en nous confiant la "déclaration" de son père spirituel, je sentais combien j'étais faible et imparfaite » (A 70 r).

Thérèse a tellement conscience de sa fragilité que, le 7 août 1897, quelques semaines avant sa mort, elle supplie encore le Seigneur de l'empêcher de tomber dans l'orgueil. Il ne faut surtout pas qu'elle s'imagine être capable de résister par ses propres forces à ses tentations contre la foi ou de pratiquer telle ou telle vertu. « Quand on en est là, dit-elle, on risque de tomber dans l'abîme » (CJ 7.8.4).



Mais la conscience très vive qu'elle a de sa fragilité ne provoque chez elle aucune panique. Bien au contraire ! Chaque fois qu'elle comprend un peu plus qu'elle pourrait basculer dans l'orgueil, elle se précipite avec une entière confiance dans les bras de Jésus pour qu'Il la sauve de ce péril. Elle ne compte pas sur sa bonne volonté, mais sur Lui. Sur Lui seul !

Les lecteurs de *l'Histoire d'une âme* passent souvent trop rapidement sur la finale du grand texte que Thérèse envoya à sa marraine en septembre 1896 en guise de testament spirituel. S'adressant à Jésus, Thérèse lui dit : « Je sens que si, par impossible, tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plainrais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie » (B 5 v).

Que veut-elle dire quand elle parle d'une âme « plus faible, plus petite » que la sienne ? De quelle faiblesse s'agit-il ? Quelle faiblesse se reconnaît-elle ? Il ne peut s'agir de la faiblesse de sa volonté, puisqu'elle avoue avec beaucoup de simplicité n'avoir jamais manqué d'énergie (CJ 8.8.3). Il ne peut donc s'agir que de la faiblesse foncière de sa liberté de créature, de cette liberté qu'elle n'a cessé de remettre entre les mains de Jésus pour qu'il la maintienne dans la véritable humilité.

Comme tous les saints de notre Histoire, Thérèse sait qu'elle fait partie, comme aurait dit le père Molinié, de cette longue procession des "orgueilleux anonymes" qui n'en finissent pas de se convertir.



Les "petites âmes" que Thérèse appelle à marcher sur la "petite voie" ne sont pas des âmes naturellement humbles ! Ce sont des âmes qui ne cessent de demander au Sauveur la grâce de l'humilité. L'avait bien compris Bernanos, ce magnifique disciple de Thérèse qui, le jour de sa première communion à Aire-sur-la-Lys, avait demandé trois choses au Seigneur : « 1° l'humilité ; 2° l'humilité ; 3° l'humilité ! »

En relisant sa vie, Thérèse est heureuse d'y découvrir *des signes évidents de sa faiblesse et de la condescendance du Seigneur à son égard*. Elle considère par exemple comme une grande grâce le fait de n'avoir pas réussi à lier une amitié durable avec des camarades de classe. Jeanne Raoul - qu'elle aimait beaucoup et avec qui elle conversait volontiers en récréation - ne lui accorda qu'un regard indifférent après une absence scolaire qui avait duré plusieurs mois.

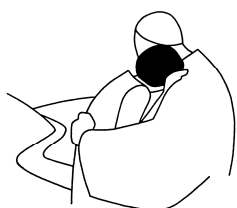
« Qu'il est étroit et volage, le cœur des créatures !!!... » conclut Thérèse. Mais elle remercie surtout Jésus d'avoir eu pitié de sa faiblesse : « Jésus me savait trop faible pour m'exposer à la tentation [...]. Je n'ai rencontré qu'amertume là où des âmes plus fortes rencontrent la joie et s'en détachent par fidélité. Je n'ai donc aucun mérite à ne m'être pas livrée à l'amour des créatures, puisque je n'en fus préservée que par la grande miséricorde du Bon Dieu !... Je reconnais que sans Lui, j'aurais pu tomber aussi bas que Sainte Madeleine » (A 38 v).

Et Thérèse d'inventer la parabole du médecin qui retire la pierre du chemin afin d'éviter que son enfant ne s'y heurte. Il aurait soigné son fils avec amour s'il était tombé, mais il préfère le préserver de toute chute. Thérèse s'identifie à cet enfant que Dieu a entouré d'une protection toute particulière, sans qu'il l'ait en aucune manière mérité. Aussi peut-elle aimer le Seigneur plus encore que si elle était tombée. Elle fera ainsi mentir les prédicateurs qui s'en vont répétant que pour aimer beaucoup le Seigneur, il faut avoir beaucoup péché !

C'est dans le même sens que Thérèse interprète le fait de son entrée précoce au carmel. Si elle y entre avant Céline, c'est qu'elle est plus "faible", que sa sœur. Le Seigneur la cache dans un carmel pour qu'elle y soit préservée des tentations qu'on rencontre dans le monde. Dès le 23 juillet 1888, elle explique à sa sœur la raison de cette différence : « L'un des lys était faible, l'autre était fort, Jésus a pris le faible. » (LT 57).

La conscience que Thérèse avait de sa fragilité n'était nullement morbide. Elle n'avait rien à voir avec la crise de scrupules dont elle avait souffert au moment de son adolescence et dont elle avait été libérée après avoir invoqué ses quatre frères et sœurs morts en bas âge. C'était la conscience très vive que toute liberté créée est fondamentalement fragile aussi longtemps qu'elle ne se remet pas entre les mains de son Créateur. C'est pourquoi, le jour de sa première communion, Thérèse, poussée par l'Esprit-Saint, a eu le réflexe de remettre sa liberté entre les mains de son Dieu : « Sa liberté lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la Force Divine ! » (A 35 r).

RENDS-MOI LA JOIE D'ETRE SAUVE (Ps 51,14)



Thérèse nous enseigne aussi *l'art de chanter la Miséricorde du Seigneur* lorsque nous sommes accablés par le souvenir de nos fautes passées. C'est ce qu'elle a enseigné dans les lettres qu'elle a adressées à l'abbé Bellière du 21 juin au 10 août 1897 pour l'encourager à marcher sur le chemin de la confiance et du total abandon (LT 247, 258, 261, 263).

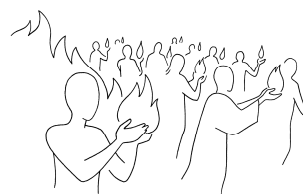
« Le souvenir de mes fautes m'humilie, lui explique-t-elle, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse, mais plus encore ce souvenir me parle de miséricorde et d'amour » (LT 247) Thérèse disait dans le même sens à sœur Marie de la Trinité, sa plus jeune novice : « Nous ne sommes pas des saintes qui pleurons nos péchés ; nous nous réjouissons de ce qu'ils servent à glorifier la miséricorde du bon Dieu. »

Le 18 juillet, elle lui envoie un autre courrier, dans lequel elle reprend la parabole qu'elle avait utilisée quelques mois plus tôt pour faire comprendre à Léonie que ses fautes de faiblesse ne devaient pas l'empêcher de garder une entière confiance dans la miséricorde du Seigneur (LT 191) Quand un père surprend l'un de ses enfants en train de commettre une nouvelle bêtise, il est ravi de le voir se précipiter dans ses bras en disant : *"Papa, punis-moi par un baiser."* Il préfère de beaucoup cet enfant à celui qui va se blottir dans un coin de la pièce par peur de recevoir une correction.

C'est toujours ainsi qu'il faut faire, conclut Thérèse: prendre Jésus "par le cœur"! (LT 258).

JE CROIS A LA COMMUNION DES SAINTS

Nous sommes tellement membres d'un seul Corps, dont le Christ est la Tête, que la charité qui brûle le cœur de l'un des membres fait augmenter la température du Corps tout entier ! C'est ce mystère qui permet à une religieuse cloîtrée de rester paisiblement dans son monastère toute une vie, alors qu'elle a parfois l'impression qu'elle ferait mieux de courir à travers le monde pour annoncer la Bonne Nouvelle. Thérèse y croyait de toute son âme : « Mon faible amour, ms petites souffrances / Bénies par Lui, Le font aimer au loin » (PN 42,6).



C'est aussi ce mystère qui permet de ne pas céder à cette forme bien particulière de jalousie qui s'empare d'une âme, lorsque sa ferveur lui paraît bien petite par rapport à celle de ses voisins. Pour encourager ses novices à ne pas céder à ce genre de tristesse, Thérèse leur citait volontiers le mot de Tauler : « Si j'aime le bien qui est en mon prochain plus qu'il ne l'aime lui-même, ce bien est à moi plus qu'à lui. Si j'aime en saint Paul toutes les faveurs que Dieu lui a accordées, tout cela m'appartient au même titre qu'à lui. Par cette communion, je puis être riche de tout le bien qui est au ciel et sur la terre, dans les anges, les saints et en tous ceux qui aiment Dieu. » (CSG 62-63).

Thérèse revenait souvent sur cette vérité dans ses entretiens avec sœur Geneviève, du fait que celle-ci ne pouvait s'empêcher de déplorer son manque de générosité quand elle se comparait à sa petite sœur : « Vous êtes si délicate

avec le bon Dieu et je ne le suis pas, je le voudrais pourtant bien !... Peut-être que mon désir y supplée ? » - « Précisément, lui répondait Thérèse, surtout si vous en acceptez l'humiliation. Si même vous vous en réjouissez, cela fera peut-être plus de plaisir à Jésus que si vous n'aviez jamais manqué de délicatesse. Dites : "Mon Dieu, je vous remercie de n'avoir pas un seul sentiment délicat et je me réjouis d'en voir aux autres... Vous me comblez de joie, Seigneur par tout ce que vous faites" ... » (CSG 59)

LE SEIGNEUR EST MON BERGER ; RIEN NE SAURAIT ME MANQUER (Ps 23)

Thérèse aimait beaucoup ce psaume du Bon Pasteur, car il relançait sa confiance envers :
Père du ciel, lorsqu'elle se mettait à craindre ce qui pouvait lui arriver dans l'avenir

Si je songe à demain, je crains mon inconstance
Je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui,
Mais je veux bien, mon Dieu, l'épreuve, la souffrance
Rien que pour aujourd'hui

(1 juin 1894, PN 5, 4)

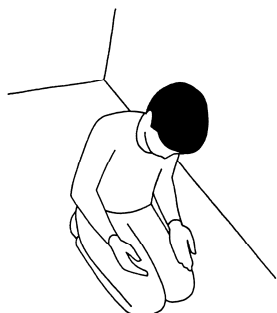


. Cette mystique de l'instant présent, Thérèse l'a parfaitement vécue dans les derniers mois de sa vie. Au lieu de se tourmenter à l'idée que ses souffrances allaient sans doute se prolonger, elle souffre minute par minute. « De moment en moment, on peut beaucoup supporter », confie-t-elle à mère Agnès le 14 juin 1897. « Je ne souffre qu'un instant à la fois, dit-elle le 19 août suivant, au plus fort de ses souffrances abdominales. C'est parce qu'on pense au passé et à l'avenir qu'on se décourage et qu'on désespère » (CJ 19.8.10) Même réflexion une semaine plus tard : « Pour la souffrance du corps, je suis comme un petit enfant, tout petit. Je suis sans pensée, je souffre de minute en minute » (CJ 26.8. 3).

Réflexions qui font penser à la réponse que fit un enfant que le Curé d'Ars allait voir à l'hôpital : « Tu souffres beaucoup, mon pauvre petit ? » lui demandait le Curé. - « Non, Monsieur le Curé, je ne sens plus aujourd'hui le mal d'hier et demain je ne sentirai plus ma douleur d'aujourd'hui. »

Thérèse en a la conviction, Dieu lui donne au fur et à mesure les grâces de courage dont elle a besoin dans son épreuve. Dieu lui fait en quelque sorte du "goutte à goutte": Il lui donne à chaque instant la dose de patience nécessaire. Elle est sûre que, si la douleur augmente, Dieu donnera sa grâce en proportion. « Le bon Dieu me donne du courage en proportion de mes souffrances, dit-elle le 15 août. Je sens que, pour le moment, je ne pourrais en supporter davantage, mais je n'ai pas peur puisque, si elles augmentent, il augmentera mon courage en même temps » (CJ 15.8.6) Et si son temps d'épreuve se prolonge, c'est qu'il doit être utile aux autres : il n'y a donc aucune raison de contester les quarts d'heure de prolongation que le Seigneur lui demande de jouer.

J'IRAI JUSQU'A ME GLORIFIER DE MES FAIBLESSES POUR QU'HABITE EN MOI LA FORCE DU CHRIST (2 Co 12,9)



« Dieu m'a pardonné mes péchés, tous mes péchés ! C'est vrai ! J'y crois et c'est merveilleux ! Mais comme je reste fragile ! Comme j'ai du mal à ne pas récidiver ! Comment est-il possible de rester joyeux quand on traîne un tel boulet ? »

Il paraît à première vue étonnant que Thérèse puisse avoir un message à délivrer à ces pécheurs récidivistes. Elle a été elle-même si généreuse depuis sa plus tendre enfance ! Il est vrai, nous l'avons vu, qu'elle avait une conscience très vive de sa fragilité foncière de créature marquée par le péché originel. Elle savait de science certaine que son amour-propre était toujours prêt à resurgir et qu'elle pourrait être très orgueilleuse si Dieu ne la tenait pas de très près.

Mais enfin elle n'a pas connu la tristesse que connaissent les enfants prodiges qui ont beaucoup de mal à quitter définitivement leurs mauvaises habitudes. Elle a néanmoins beaucoup de choses à leur dire

- Ne te décourage pas !

- *Ne te décourage pas.*

Thérèse répétait à ses novices qu'elles devaient sans cesse recommencer à lever leur petit pied pour monter le rude escalier de la perfection. Un jour, disait-elle, le Seigneur sera tellement attendri par votre bonne volonté qu'Il viendra lui-même vous empoigner pour vous emmener d'un seul bond jusqu'en haut de l'escalier. Mais en attendant cet heureux moment, vous devez continuer à lever sans cesse votre petit pied !

- *Glorifie-toi de ta faiblesse !*

« Le fond de son enseignement était de nous apprendre à ne pas nous affliger en nous voyant la faiblesse même, mais plutôt à nous glorifier de nos infirmités... C'est si doux de se sentir faible et petite ! » (CSG 20).

Jusqu'à la fin de sa vie Thérèse fait l'expérience de sa faiblesse. Le 29 juillet 1897, elle ne réprime pas assez vite un mouvement de mécontentement lorsque sœur Marthe vient à l'infirmerie lui offrir un petit moulin à musique en croyant ainsi la distraire : « Oh ! Je vous demande bien pardon, lui dit-elle ensuite. J'ai agi par nature, priez pour moi ! » Et un peu plus tard, elle confie à Mère Agnès : « Oh ! Que je suis heureuse de me voir imparfaite et d'avoir tant besoin de la miséricorde du bon Dieu au moment de la mort ! » (CJ 29..7.3).

- *Offre tes efforts !*



Thérèse rappelle aussi à tous les enfants prodiges que, même s'ils n'arrivent pas à éliminer rapidement les habitudes pernicieuses dont ils ont été esclaves trop longtemps, ils doivent se réjouir à la pensée que le Seigneur prend vraiment plaisir à voir les efforts qu'ils réalisent pour s'en débarrasser. Ils contribuent à la conversion d'autres pécheurs.

- *Précipite-toi dans les bras de Jésus*

Thérèse était heureuse d'avoir découvert dans l'Écriture que le Seigneur a "un faible" pour les faibles : Il aime s'occuper des brebis les plus blessées de son troupeau. « *Si quelqu'un est tout petit, proclamait déjà la Sagesse, qu'il vienne à moi* » (Pr 9, 4).

Par conséquent, pense Thérèse, plus je suis petite, plus je reconnais ma faiblesse, plus le Seigneur se précipite vers moi pour m'emporter dans ses bras et me communiquer son amour.

- *Réfugie-toi sous le manteau virginal de Marie !*

Dans le combat spirituel que nous menons, il est prudent d'aller chercher refuge sous le manteau virginal de Marie et de demander à notre ange gardien de nous protéger.



En définitive, pourquoi Thérèse est-elle si heureuse d'avoir sans cesse besoin de la Miséricorde du Seigneur ? Parce qu'elle sait qu'il est infiniment heureux d'en répandre sur nous les torrents. Notre condition de pécheurs ne doit donc pas nous empêcher de nous livrer sans réserve au feu purifiant de l'Amour : « Pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant » (B 3 v)